

Article

« L'avenir de la littérature québécoise : aux prises avec la réalité du dedans surgie »

Nicole Brossard

Études françaises, vol. 13, n°3-4, 1977, p. 383-393.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036660ar>

DOI: 10.7202/036660ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

l'avenir de la littérature québécoise

*AUX PRISES AVEC LA RÉALITÉ
DU DEDANS SURGIE*

NICOLE BROSSARD

Il en est du futur comme du passé mais sans preuve à l'appui sinon que pour imaginer ce qui sera d'une littérature il faille séjourner au présent dans le réseau des rapports, des corps, des désirs et des idéologies qui circulent dans la société qu'on interroge.

Tout comme c'est le propre de l'individu que de vouloir s'arracher aux contraintes exigées par toute forme de vie collective, c'est le propre de toute société que d'opérer sur ses membres des conditionnements qui lui assurent la satisfaction de ses besoins, l'accomplissement de ses projets et le maintien de ses valeurs. Dans la mesure où ces derniers sont déterminés par une minorité d'individus, il y a nécessairement questionnement par *les autres* de la raison d'être de leur environnement sociopolitique. Et lorsque la remise en question est faite par un nombre croissant d'individus, il y a *tendance* à vouloir changer l'ordre des choses, du discours et des rapports de forces : c'est le versant politique et collectif du désir et de l'énergie que tout corps consomme et dispense entre la vie et la mort, entre le fictif et le réel, entre les mots.

Ainsi, au futur comme au présent, une littérature s'écrit au singulier comme au pluriel, faite par des individus et produite par ce que l'on nomme communément des courants littéraires. Des tendances, des versions qui soudain prennent une dimension collective parce que faisant surgir le non-dit d'une société, le « il faut se le dire » d'une oppression, d'une exploitation, d'une colonisation, d'une manipulation.

Il m'apparaît possible de parler d'une littérature au futur, qu'à travers les courants d'idées qui circulent présentement dans notre société et qui sont porteurs de projets pouvant modifier *la misère de vivre*. De poser par le fait même la question : quel est le projet « révolutionnaire » qui propose de changer la part fictive (au sens de mensongère) de la réalité et qui alimente chez ceux et/ou celles qui en participent, fantasmes, désirs, imaginaire. Quel est le groupe susceptible d'être le plus troublé, le plus vulnérable, dont la colère et dont le désir n'ont pas encore surgi? À travers quelle solidarité verrons-nous s'ouvrir sur la conscience les immenses pans de silence et de terreur qui couvent dans l'inconscient collectif des hommes et des femmes d'ici, comme d'ailleurs.

* * *

S'il faut du ventre (l'auteur) pour faire de la littérature, il faut des idées (la tendance, le groupe) pour faire une littérature. Le contexte québécois nous indique qu'à tout le moins ce ne sont pas les idé(ologies) qui nous manquent aujourd'hui. C'est le propre des sociétés modernes (libérales) que de multiplier les idéologies. Et la nôtre l'est devenue, permettant l'éclosion du premier projet collectif qu'est l'indépendance du Québec, projet qui dans les années 60 englobait ceux de la laïcisation et du socialisme.

La laïcisation s'est faite. Comment et dans quelle mesure, elle a raturé les conditionnements religieux auxquels nous avons été soumis, cela, je ne peux l'évaluer¹. Tout ce que je sais, c'est que la laïcisation a transformé nos comportements

1. Étonnant que, lors de la remise du Prix David 1976, le ministre O'Neill ait à la fois cité Mao Tsé Toung et l'Évangile dans son discours.

sexuels, fait surgir des interrogations sur ces rapports et surtout a permis aux femmes d'échapper au terrorisme de l'Église concernant la contraception. En ce sens, la laïcisation de la société québécoise est un facteur important dans l'apparition chez les femmes du Québec d'une prise de conscience de leur condition. De plus, lorsque la soumission à l'ordre divin s'effrite, se transforme parallèlement la soumission à ses représentants : le père, le mari, l'employeur, l'État. À ce sujet, dès le début du siècle, certains membres du clergé, tel Monseigneur Louis-Adolphe Paquet, n'ont pas été dupes : « Toutes les autorités sont solidaires. Et si la première, celle de Dieu, est méprisée ou mise en doute, les puissances secondaires et subordonnées qui s'y appuient, chancellent. Et lorsque dans la famille, il arrive que l'époux perde l'ascendant qui en faisait un chef obéi et vénéré, deux pouvoirs rivaux se dressent sous le même toit ². » La laïcisation va donc modifier tous les rapports à l'autorité et conséquemment transformer les *échanges* cela tant au niveau économique, que sexuel ou culturel.

Quant au projet d'un État socialiste. Il suscite présentement plus de fragmentations idéologiques qu'il ne peut s'en permettre s'il veut voir le jour. Il a cependant permis aux syndicats de jouer un rôle de plus en plus élaboré au niveau des priorités sociales et économiques. Il a fait naître une génération de marxistes et à certains égards un ascétisme idéologique qui, niant toute conscience individuelle, toute individualité, refuse par le fait même l'exploration écrite du désir, toute fiction.

À qui donc, saura se servir des mots, sans les figer, sans idée fixe, mettant à jour le réel imaginaire, dont parlait Gauthier, bien avant que se mette à l'œuvre notre littérature, le futur de celle-ci.

* * *

2. Jean, Michèle, *Québécoises du 20^e siècle*, Ed. du Jour, Montréal, 1974, p. 50.

Prise de conscience. Révolte. Exploration. Quête de l'identité. Affirmation. Il y a toujours *quelque chose* à dire quand il y a à redire, à maudire une condition. Que ce soit celle de colonisé, d'opprimée ou d'exploité. La ressemblance qu'il peut y avoir entre ces trois conditions cesse quand prend forme leur expression politique : nationalisme, féminisme et socialisme. Alors que l'objectif du nationaliste et du socialiste est la prise du pouvoir, quels que soient les obstacles et face à un ennemi bien identifié, les féministes entrevoient un partage du pouvoir et souvent même une rature du pouvoir. Alors que le nationaliste peut ou ne pas être privilégié, alors qu'une femme peut ou ne pas être privilégiée (comme fille de ou épouse de), le prolétaire ne bénéficie en aucune circonstance de privilèges. Parmi ces privilèges : l'accès à l'écriture et la reconnaissance de celle-ci, privilèges qui dans le cas des femmes sont exceptionnels.

La conscience individuelle ne peut présentement échapper à ces trois propositions idéologiques. Elle ne peut que les traverser, intellectuellement ou/et viscéralement.

À l'origine de toute écriture de fiction, il ne peut y avoir de certitude, sinon qu'intérieure et qui ne parvient jamais à une parfaite maîtrise d'énonciation. La fiction est toujours inachevée contrairement à l'idéologie. Elle explore *une autre réalité* que celle proposée par l'idéologie. L'utopie qu'un colonisé, qu'une femme ou qu'un prolétaire porte en lui génère son quotidien de possibles et d'impossibles, de tolérable et d'intolérable. Un espace où les mots tournent avides, inaptés et tout à la fois précis. Ailleurs et pourtant dedans du corps, son unique forme. Lorsque l'utopie devient projet et que celui-ci commande des réalisations, la fiction se transforme en lutte politique. En réalité.

À qui donc saura se servir des mots, en exhiber toutes les facettes sans en avoir peur que d'autrement la sienne. Trace radicale qui ne se fixe.

* * *

LE COLONISÉ, LE QUÉBÉCOIS

Pour penser le futur de la littérature québécoise en adéquation avec la prise de conscience faite par le colonisé de son état lamentable, il faut se rapporter au passé, aux années 60. Les écrivains de *Parti pris* ont été le futur à cette époque. Deux livres tout particulièrement : *l'Afficheur hurle* de Paul Chamberland et *Prochain Épisode* d'Hubert Aquin; deux hommes : Chamberland et Miron; un débat formel : le joual. Puis au fur et à mesure que le colonisé se trouva une identité, il se mit prosaïquement à la tâche : le romancier d'une autre génération, l'écrivain du Jour. L'urgence commença à faire sa dé-monstration.

Ce futur est passé. Aussi, pour moi, il en est que le projet nationaliste ne peut être compté parmi ceux qui susciteront des écritures nouvelles. Il a trouvé collectivement son expression par la prise du pouvoir par le Parti Québécois. Et il se maintiendra dans une permanence politique jusqu'à l'accès à l'indépendance. Advenant que celle-ci ne se réalise point, la plupart des écritures ayant pour thème le pays ou l'état lamentable du colonisé, ne pourront être que désuètes, folkloriques.

* * *

L'OPPRIMÉE, LES FEMMES, L'EXPLOITÉE

Autant le public a été incrédule et scandalisé devant *le Cassé* de Jacques Renaud (cela pouvait-il être un roman?), autant le public est indisposé quand une femme écrit sur *l'état de faits* de sa condition et plus, qu'elle y trouve sa forme. Qu'elle écrive mais ne laisse que sous-entendre les faits, cela en fait souvent un roman de deuxième ordre, comme on dit du deuxième sexe, ou une histoire de femme. Certes des livres écrits par des femmes ont été marquants dans notre littérature, tels *les Chambres de bois* d'Anne Hébert, *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, *le Survenant* de Germaine Guèvremont, *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais. Mais il faut plus que des livres pour actualiser la pensée « intime » qui suscite ces mêmes livres. Il faut des solida-

rités et un débat formel, tout comme ce fut le cas avec le groupe de *Parti pris*. Et ceci est à venir chez les femmes.

Quels en sont les indices et quels en seraient les obstacles ? Peut-être à commencer par les obstacles y verrons-nous un sujet de taille.

L'accès à l'écriture est un privilège de classe et pour une femme avoir de la classe, cela signifie au nom du père et du mari. D'où la double dépendance psychique et économique qui toujours fait des femmes, l'objet trop subjectif. Or qui ayant accès à l'écrit comme fiction laisse sous-entendre qu'il qu'elle sait son sujet, sait observer. En d'autres termes, sachant la synthèse du sujet et de l'objet, sachant son corps réel et fictif (les rôles) et lui donnant un sens dans l'histoire collective où se côtoient et se mutilent le corps de travail et le corps de jouissance, le même corps en somme, travesti dans la double perspective du privé et du politique.

Pour le moment, les femmes n'ont qu'une vie privée. Et ce dont on les prive, c'est de pouvoir COMPARER, DE QUESTIONNER, D'ÉTABLIR DES ANALOGIES, D'INVERSER. De se figurer dans le langage, de s'imaginer dans un rapport autre que celui de l'amour-fiction, respectant, tout comme dans les belles calligraphies de femme, l'un à la suite de l'autre sujet, verbe, complément ; le masculin comme un mariage de raison. La censure. Respecter la vie comme on respecte la censure ne rend pas la vie facile : fantasme. Mais sans les mots pour s'éviter la catastrophe, pour que s'étalent les effets de la censure. Les mots dont elles savent le poids quand ils sont écrits. Le risque est grand pour elles que d'écrire, alors que la loi du père assigne le fils à l'écriture. Il est illégitime pour une femme que de passer par l'écrit pour sauver sa santé mentale, pour ouvrir l'œil.

Chaque femme qui écrit *prend de la place*, une place en trop dans une société patriarcale. En cela, l'écriture est pour toute femme un lieu de transgression dont on n'a pas IDÉE. Je vois des femmes qui ont littéralement PEUR d'écrire, quand ce ne serait qu'un banal message : « Je dois m'absen-

ter. Je serai de retour à cinq heures. » De préférence, elles confieront oralement le message à une voisine qui, si elle-même doit s'absenter, le transmettra elle aussi de la même manière. Formant pour ainsi dire une chaîne. Des voisines *en ligne*.

Au privilège de l'individu s'oppose la solidarité *des autres*, toute(s) et chacun(e) en voie de reconnaître leur individualité. « Celui qui n'a jamais eu l'idée d'une pluralité possible n'a aucunement conscience de son individualité » (Piaget) ³. *Les autres* s'ils si elles restent isolé(e)s demeurent anonymes, si elles s'ils se regroupent s'acquièrent par la force des choses *une reconnaissance*. Lorsque les voisines se regroupent entre elles, c'est alors qu'il commence à y avoir du rapport, du projet, du désir, de l'écrit. Avec des mots écrits : une nouvelle dimension de la réalité. Des prospectives, une autre version.

Qui justifiera cette version sinon celles qui s'organiseront autour d'elle et l'exploreront. Des femmes, pour moi, pour nous, viendra le morceau qui à chaque naissance reste coïncé dans la gorge de l'enfant. Car *la femme* « fictive » a plus à traverser (si elle parvient à l'écrire) que toute fiction entreprise jusqu'à maintenant ; son envers, son enfer, son en droit.

Lorsque Chamberland, dans *l'Afficheur hurle*, dit que c'est « pour elle et pour elle seule à présent dans le silence qu'elle fait aux marges du délire », lorsque Miron écrit : « femme ô femme petite âme petites vagues / petites suites de petit fracassements dans mes bras », il y a du futur pour le colonisé à devenir homme.

Lorsqu'elles écriront, personne ne pourra plus (se) reposer sur elles : ni femmes, ni hommes. Leurs délires sont pleins de ventres, de bras, de sexes inconnus. De formes inédites.

Cette fiction est à venir avec celles qui surmonteront la peur, l'exposeront et s'exposeront pour en finir avec le terrorisme, la grande noirceur du dedans des ventres de femmes.

3. Morin, Edgar, *l'Homme et la mort*, Paris, Seuil, coll. « Points », n° 77, 1976, p. 112.

L'EXPLOITÉ, LE PROLÉTAIRE, TOUT MARXISTE
EN SAIT QUELQUE CHOSE, À PROPOS

Le colonisé, dans la mesure où il *peut* être privilégié, a la possibilité de tenir un discours « révolutionnaire » qui n'entre pas immédiatement en conflit avec ses intérêts de classe. Formulant des désirs pour lui-même, il peut les faire coïncider avec ceux de la collectivité parce qu'en tant que représentant d'une classe privilégié, il PEUT AGIR sur les valeurs de la société à laquelle il appartient. D'ailleurs il ne remet en question que ce qui lui est spécifiquement intolérable en tant que colonisé. Il respecte souvent les armes idéologiques de la société qui le reproduit de génération en génération comme mâle et citoyen privilégié : mariage, famille, hétérosexualité, hiérarchie, propriété privée.

Lorsqu'un colonisé parle du peuple québécois, il en fait partie. Lorsqu'une femme parle des femmes, elle en est une. Du particulier au général, il y a coïncidence. Un lien entre la vie privée et la vie politique. Un filon ouvert sur la fiction. Le colonisé et la femme (mais ce seulement quand ils sont privilégiés) peuvent donc tenir un discours sur eux-elles-mêmes. Le prolétaire, parce qu'il est toujours sans privilège ne peut pas tenir son propre discours. Quand il le parle, il n'est déjà plus prolétaire.

* * *

« Le sens de la justice et de l'égalité en particulier, ne peut être que douloureusement atteint par la conscience du privilège ⁴. »

« La mauvaise conscience des élites occidentales est un phénomène unique en son genre. Elle résulte d'une contradiction permanente entre les valeurs admises par les élites et leur pratique sociale ⁵. »

4. Baechler, Jean, *Qu'est-ce que l'idéologie?*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », n° 345, 1976, p. 193.

5. *Ibid.*, p. 135.

Si la conscience malheureuse suscite des écritures de fiction, la mauvaise conscience, elle, donne souvent lieu à une paranoïa morbide, à une négation de la fiction, de son plaisir (« Le plaisir du texte, c'est ce moment où mon corps va suivre ses propres idées — car mon corps n'a pas les mêmes idées que moi⁶ »), à la rigidité ascétique de ceux qui font LA PREUVE par la vie des autres.

« Au total, les cohortes d'intellectuels se sont prodigieusement multipliées. Or, fait étrange, le nombre des créateurs n'a même pas augmenté en proportion⁷. »

Pour le moment, il serait à tout le moins étrange de dire que c'est parmi les individus engagés dans l'analyse marxiste et dans le combat socialiste que l'on retrouvera le futur d'une écriture de fiction. Cependant, ils sont de ceux dont les interventions par l'analyse ou par le slogan, peuvent modifier les pratiques d'écriture. Car la mauvaise conscience est un trait de civilisation auquel n'échappent surtout pas les écrivains, trait qui depuis les vingt-cinq dernières années a déplacé le propos des genres en propos du texte; partant de là, c'est-à-dire du texte, la fiction fait textuellement nouvelle *figure*. Comme une théorie de la réalité.

* * *

Le futur a son présent et l'on peut songer que le présent des œuvres de Jacques Brault, d'Hubert Aquin, de Louis-Philippe Hébert, de Réjean Ducharme, de Paul Chamberland; celui des livres de Geneviève Amyot, de Louky Bersianik; celui des textes de Roger DesRoches, de Jean-Yves Collette, d'André Roy, de Normand de Bellefeuille, de Yolande Villemaire, de Madeleine Gagnon, de Michèle Lalonde, de Claude Beausoleil et de Philippe Haeck, est à se poursuivre comme aussi une littérature au futur.

L'on peut présumer tout autant que les sources de lecture qui influenceront les textes québécois, tout en continuant

6. Barthes, Roland, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 30.

7. Baechler, Jean, *Qu'est-ce que l'idéologie?*, p. 194.

d'être françaises et américaines, seront de plus en plus internationales.

**AUX PRISES AVEC L'ÉCRITURE
SA FICTION D'OÙ ELLE S'EXTRAIT**

placée devant le texte se regardant le faire, car *ça va de soi* qu'il ne saurait dire le contraire. Une écriture symptômatique des pratiques sous-jacentes à la réalité qui légitime l'envers de celle-ci, à tout le moins ce qui la produit dans son in-cohérence, influencée comme une chevelure

mais la fiction, la forme qu'elle saurait prendre parmi les échanges, comme l'on dit *faire une avance* en écrivant *n'importe quoi* dont le sens pourtant ferait allusion à un penchant ou frôler un interdit spécifique qui d'un seul coup remettrait en question *la* structure énigmatique qui toujours laisse sous-entendre qu'à la fois ceci que par le fait même cela du corps qui tend terriblement se tend visiblement

le tour de dire, le détour, s'évitant à soi la preuve, croyant tenir une preuve intime qui n'existerait pas dans les limites d'un texte quelles qu'en seraient les versions.

l'amour et pour cela que d'avoir à l'écrire le rend insensé, impossible, le soustrayant ainsi à la réalité comme pour une économie dans la lutte à mort de sa propre mise à mort, dans le verglas, le bri, l'éclat de verre, vu comme un luxe de forme, pris dans un autre sens

le sexe, traduit en son réel, sa matérialité, les faits tels quels, s'exerçant, ruse fictive, comme une détresse incompatible, une argumentation sans preuve autre que son exercice, la preuve qu'*il peut s'agir de soi*

le corps, sa fiction comme sa forme, de n'y rien comprendre quand elle est souple et rare, le délaissant pour qu'à d'autres moments s'y laisser surprendre, le corps avant tout y laissera sa marque quand d'une fiction prendra la forme

les images tardives sachant qu'en vivre en rêve les multiplie dans la gorge alors que cessent les mots pour emprunter

d'autres formes digitales, fluviales, obscures c'est exprès qu'avec séduction les images s'attardent pour que s'arrête l'urgence de les voir produire d'autres effets que le leur, les récupère comme on coupe l'herbe sous les pieds

l'œil, par conviction, mise dans un tel état, qu'à dessein l'imaginaire dedans s'y confond, qu'on ne sait y lire, qu'on ne fait que ça, plus complexe la fille que je suis quand je l'ouvre cet œil, traduite devant lui en une autre dimension, par analogie tout m'y renvoie ou, de là j'y aboie avec un comportement de maître. La pupille ne supporte aucune rature

le désir de l'évoquer comme une circonstance, un acte de représentation qui *en soi* se ferait redondant, les eaux les larmes, le délire s'il s'y maintenait, le besoin se fait sentir des actes plus tôt qu'on ne les imagine, en réalité il y a des pauses qui dans l'ordre des mots le font surgir

l'écriture à travers elle, sous son passage, on n'envisage à la fois qu'un mot, père, tes prétextes à la souffrance me font vomir, mon impression c'est un aspect qui se ramifiant, on l'appelle événement ou acte d'écrire, mémoire, car bien avant sa propre histoire, elle, il faut le mentionner quelque part l'effet radical qu'une angoisse, ou l'envisager

la mort telle fiction qui ne prend forme que localisée dans le cerveau, sous toutes ses formes dans le dense et le vague, qui dans les membres comme une membrane dissidente, trace sa propre histoire en vue, quotidienne, qui, peut-être un ventre de mère, à peine, le moment venu

l'histoire, aux prises avec la réalité